

La Gare – Villeneuve-sur-Lot

Disparus les marronniers devant l'hôtel de la gare et les arbustes plantés dans les grandes vasques de terre, l'édifice lui-même a été rénové, modifié dans ses volumes, ses couleurs douces, sacrifié, qu'en reste-t-il ?

De la rue en angle, bouclée par d'énormes silos, ne subsistent que peu de maisons, seuls une grille et son jardin en friche, à droite, font de la résistance.

Elle passe vite au volant de son automobile et ne se retourne pas, elle se rappelle...

C'était une place ovale dans les années cinquante-cinq – soixante, avec des marronniers bien de chez nous, prêts à laisser tomber leurs fruits sur des passants étourdis, elle s'ouvrait sur l'avenue des platanes, tout un programme.

D'un côté se tenait la gare, sans voyageurs, vaste bâtisse du début du vingtième siècle, avec ses wagons laissés à l'abandon ou en attente de mystérieuses destinations.

De l'autre côté, l'hôtel. Les enfants, désireux de s'amuser, avaient traversé les voies et s'emparaient de ces objets roulants, les décorant pour les rendre moins tristes et se les approprier, la gare devenant ainsi leur domaine. Des dessins à la craie blanche ou rose figuraient des panneaux surréalistes à l'intérieur où l'on cachait ses secrets et premiers amours qui parfois déraillaient.

Brutalement le chef de gare décidait un jour que le convoi devait bouger, on avait à peine le temps de faire des adieux déchirants aux entrepôts artistiques, le bruit des courroies métalliques déchirait l'espace, changement de décor.

Il arriva même que ces contenants emportent des instruments de cuisine empruntés à l'hôtel tout proche, ajoutés pêle-mêle à des sacs d'engrais qui se confondaient avec de la farine. Ensemble si peu explosif que l'on y amena une boîte d'allumettes... il y eut plus de peur que de mal.

C'était bien une gare de marchandises, machine à fantasmes limitée par l'hôtel d'architecture néo-classique le Terminus où s'arrêtait le bus et, juste en face, son rival affichant ses promesses : Les Messageries, bâtiment plus récent.

Chaque établissement rivalisait d'attraits pour attirer les passants, touristes d'alors et voyageurs de la S.T.A.V qui relie la petite ville à sa préfecture. Il y avait alors de quoi assurer le désenclavement et nourrir les désirs de voyage ou de fuite.

Une rue en diagonale assure le passage juste dans l'angle avec, au bout, les fameux silos à céréales où les galopins se glissent et se laissent emporter par de brusques flots de blé déversés, au mépris des dangers réels lorsque la charge se déclenche.

Il y eut des frayeurs... vite oubliées.

À l'autre bout de cette rue qui semble interminable – qui semble seulement –, deux hirondelles brunes au visage clair papotent et jouent à la marelle sur le large trottoir.

Au même moment, Elie le cuisinier et patron, qui a racheté l'affaire à crédit, fait ses courses à mobylette sur un marché pavé de lumières et de fruits, à la place aux Cornières.

Cette place aux quatre coins, qui ressemble à la plupart des bastides environnantes porte un nom de général prestigieux, noble et indépendant chantant la liberté.

Les arches médiévales enserrent la fontaine centrale autour de laquelle se pressent de joyeux paysans et leurs clients bavards.

Ce marché de village plein d'odeurs, d'arôme de café torréfié, de géraniums et d'œillets, s'honore également d'oignons violets, de tomates bien rondes et, à la saison il y en avait encore, de cèpes cueillis à la lisière des Landes près d'Allons ou de Houeillès, à moins que ce ne soit du côté de Villefranche-du-Périgord ou bien de Monpazier.

Elie revient, ragailardi de ses emplettes, inspiré, il est le chef. Vêtu de sa simple tenue de travail, veste blanche et pantalon bleu à petits carreaux, il va mitonner ses fumets d'excellence, dégraisser ses foies de canard, réduire ses sauces – ce qui est tout un art – et enfin régler la mise en scène pour la parade, l'œil posé sur le menu du jour.

– Vous l'avez bien tapé au moins ?

Il s'adressera d'abord à l'un de ses comptables, ou faisant office de. Plus tard le scénario dactylographique sera confié à sa fille, la brunette qui monte en grade.

S'affichent à l'époque deux menus dont le plus copieux est désigné comme gastronomique.

Et la carte ? Les vins ne sont que suggérés à la carte, des bordeaux méconnus et surprenants, quelques bourgognes bien contrôlés et le rosé de Provence qui plaît aux dames et même aux jeunes filles plus tard, qui répondent, la fille du chef au prénom de Chloé pour l'aînée et d'Émelyne pour la plus jeune.

Les deux gamines fantaisistes se sont rebaptisées Kakie et Dilyne – on ne sait pourquoi – selon l'humeur et l'époque et

inventent des jeux jusqu'à plus d'heure les soirs d'été comme ceux de l'automne; elles s'asseyent sur les fauteuils d'osier en terrasse à côté des clients repus, de ceux en attente du service et reconstituent une galerie de portraits.

Après un coup d'œil avisé, les propos moqueurs fusent :

– Tu as vu madame Monsé, elle est très en avance ce soir – bouche rouge offerte déjà – elle a dû débarquer du bus de bonne heure! C'est René qui l'a dit!

– Regarde, elle s'impatiente!

– Quelle tête a son ami?

– Tu l'as aperçu, il paraît bizarre.

– Bien sûr, il se cache.

Elles rient à perdre haleine, les fillettes, et ne sont pas troublées par ces rendez-vous galants, se faisant souvent rappeler à l'ordre par la patronne qui surveille les arrivées.

– Taisez-vous donc ou allez jouer ailleurs bon sang, les clients de la salle vous entendent!

Patronne, c'est le nom qu'aime lui donner René, il murmure le titre ou le martèle, le méticuleux maître d'hôtel sans lequel rien n'aurait été pareil.

Souvent les patronnes tiennent la caisse, le nerf de la guerre. Léontine, petit bout de femme alerte, trône à sa caisse depuis que l'on a refait la salle et le comptoir.

Alors la salle? La première en date était une pure merveille des années trente, flanquée de vieux planchers de chêne, éclairés de façon indirecte par des globes lumineux diffusant une lumière douce. Cela avait du style, on dirait « de la gueule » aujourd'hui, mais les années cinquante-huit – soixante, sonnèrent le glas de ces agencements.

Le chef qui était fidèle mais pas passéiste avait écouté les marchands vaniteux et des décorateurs, des artisans habiles

aussi, ils posèrent sur les murs des panneaux de polystyrène et une marqueterie en acajou sur une drôle de moquette dont le tissage servait à s'entremêler les pieds.

– Attention à vos talons Madame Laurent, ils sont si fins!

– Ce sont des talons... aiguilles.

– Bien, bien, mais faites attention au sol... une entorse à la cheville est si vite arrivée.

René prévenait toujours la clientèle, attentionné.

Comme cela ne suffisait pas pour faire « moderne », on abaissa les plafonds pour y installer des spots lumineux, ce qui fut quand même une bonne idée pour les longues soirées.

– Ce n'est pas une réussite ces moquettes, proteste la patronne.

– C'est à la mode, lui répond le chef d'entreprise qui a pris le chantier.

Ah tous ces conseillers ne sont pas les payeurs! Toujours réaliste Léontine, on ne lui en contait pas, c'est elle qui regretta l'ancienne grande salle un moment.

Le plus triste fut la démolition de la longue véranda, œuvre d'art désuète où il faisait bon lézarder en buvant des menthes à l'eau sur les tables de marbre ou, pour les adultes, des Pernod mandarine et quelques Martini *on the rock*...

La véranda supprimée, ce fut le tour du chaleureux coin-bureau orné de stucs et sculptures en plâtre, où se promènent dans une forêt imaginaire des biches frémissantes.

Le velours marron profond des fauteuils donnait à cette pièce, pourtant ouverte aux courants d'air, beaucoup de confort.

Il n'y a qu'au théâtre que l'on retrouve ces fauteuils-club et ces tissus anciens. Ils firent leur temps mais le théâtre aussi fit sa révolution.

Cette pièce-bureau donnait sur un salon lui-même ouvert sur une petite terrasse. De l'autre côté, elle s'ouvrait côté cuisine et s'enroulait autour d'elle l'escalier qui menait aux chambres, paradis des couples transis ou des voyageurs de commerce que Léontine appelait délicieusement « les commis-voyageurs » ou simplement « c'est un voyageur ». Le terme de représentant ne lui vint que très tardivement à la bouche, Léontine comptait bien garder ses habitudes de parler et de penser bien à elle, sa marque.

Elle avait du talent pour débusquer les noms qui s'apparentaient au registre d'oiseaux. On aura bien compris que ces vendeurs professionnels munis de leur carte et de leur bagou ont fait un temps les beaux jours de l'hôtellerie de province.

La rampe d'escalier recouverte de velours fauve, tenait chaud au corps et s'étirait jusqu'au premier étage à partir duquel des chambres simples et nettes se répartissaient.

Il y eut une exception. On entendit alors dans les couloirs des cris joyeux, des pas alertes : on va jouer au Un ?

C'était un vrai cadeau cette chambre-là qui se prolongeait sur une salle de bain rose où l'on accédait par des marches assez courtes, il y avait par côté une vraie baignoire, un luxe. Des fenêtres regardaient la cour et, en toile de fond – encore – la gare et ses entrailles.

La patronne qui avait donné la permission d'accaparer cette petite suite râlait pour la forme :

– N'abîmez rien !

Elle avait vite cédé aux demandes répétées des filles tant qu'il n'y avait pas d'hôte qu'elle jugea à la hauteur.

Elle conclut :

– Après tout, ici, on vous a sous la main !

L'anecdote voulut qu'elle ne laissa même pas la pièce à quelque vedette.

Les deux complices s'amusaient si bien entre les deux services du midi et du soir. Le Teppaz jaune et le quarante-cinq tours vinyle tournant à fond sur la platine, elles dansaient, virevoltaient sur les musiques de Teddy-boys ramenées en douce d'Angleterre par un frère aîné. Quand ce n'était pas les rythmes latins importés par ce grand frère rentré d'une Amérique proche de la frontière mexicaine.

Les pochettes de ces nouveaux trente-trois tours étaient estampillées Juarez, Mexico et les danses se faisaient mambo, cha-cha-cha, des noms à se trémousser, se déhancher, une vraie débauche et quelle dégaine ! Devant la glace du Un, les filles se déchaînaient en accentuant à l'extrême le tempo et les pas presque mécaniquement. Là, les rires fusaient quand elles parvenaient au ridicule, caricatures d'un style qui déferlait sur l'Europe. Seules comptaient la bonne humeur, une similitude de goûts et une bonne dose d'autodérision.

Un chanteur de music-hall faisait cela très bien, corpulent il se déhanchait pour le plus grand plaisir de ses admiratrices.

– On l'a vu aux actualités, tu te souviens, au ciné-Palace. Il a un nom chantant comme... Mariano... non, c'est Dario Moreno.

À la même époque ou un peu avant, la fille du chef fut fascinée par une starlette à chevelure blonde, jeune femme au corps

de rêve qui dansait avec grâce. Chloé épingla sa photo sur les murs de sa chambre en rêvassant : quand je serai grande, je serai coiffeuse et j'irai la coiffer.

Elle parlait sérieusement tout en tirant vivement sur la chevelure châtain de son amie, mi-sœur, mi-raison, qui lui servait de premier modèle.

Émelyne restait plus réservée sur ce domaine et criait :

– Arrête, tu me fais mal !

Partenaire de jeux, tout jeu a ses limites, les chignons tirés, les queues de cheval au sommet de la tête devenaient une épreuve, mais Chloé croyait ferme en ses talents de créatrice de haute-coiffure, peut-être demandaient-ils un véritable apprentissage. Leurs divertissements avaient trouvé un écho idéal dans ce lieu ouvert au public : l'hôtel qui n'en finissait pas de se remplir et de se vider, contexte privilégié, lieu du va et vient où la vie se bouscule et l'exubérance de la jeunesse avec.

Il y eut les saisons gaies, puis tristes, mais les plus nostalgiques, hiver et automne, ne pesaient pas aux impétueuses gamines dans l'établissement devenu Prune dorée, véritable label régional, comme l'on dirait désormais.

Le passage s'intensifiait, le restaurant avait acquis de la renommée, il y eut de la promotion dans l'air, jusqu'où la liberté ? D'abord les filles l'avaient senti quand on démolit la véranda et puis la grande salle, il fallut s'adapter à ce style moderne, un peu plat, disons plus fonctionnel.

Un nouvel escalier légèrement prétentieux fait de marbre et de fer forgé mena aux chambres, s'évasant depuis la grande entrée où la haute caisse avait fait son apparition. Le salon, qui n'en était plus un, Léontine l'appelait le « hall... comme à la gare... » était bondé de recoins à claustres où l'on prit le temps de siroter des Suze et Américano avec un zeste de citron.

– On en a vu dans les films italiens, ils boivent cela à Rome et montent à scooter ou Vespa, observa Émelyne attentive au cinéma et aux images.

Le chef lorgnait, sur l'auto-journal, les nouvelles voitures : comme des œufs !

– Ce sont les produits des usines Fiat près de Milan, ils en sortent beaucoup pour l'exportation, chef, remarque René toujours déférent avec le patron.

Le chef en a un peu marre de pédaler sur sa mob' Peugeot mais c'est son goût de faire les courses ainsi. Ensuite il expédie les commis prendre le gros des commissions ou fait venir à domicile les fournisseurs, dont certains deviennent des amis.

Elie ne s'est jamais plaint, contre vents et marées, il mena son chemin. Ni le froid ni les gerçures quand il montait sur son deux roues, ne lui ôtaient son goût de faire, il avait une volonté tenace et l'envie de plaire à ses convives.

Pendant ce temps, les deux fillettes menaient leur sarabande entre les salons, le petit et le grand, lorsque la suite du Un n'était pas libre.

Elles avaient conquis l'espace de la gare, adopté les transhumances des convois de train, l'hôtel désormais fournissait l'occasion de défouler une saine énergie.

Lorsque René ou le chef apparaissaient pour leur dire de se calmer « faites plus doucement les jeunes ! », les filles s'immobilisaient au bord du fou-rire, pour reprendre leur souffle, et les numéros de danse repartaient bon train cinq minutes après. On n'arrête pas une révolution en marche, fut-elle sensuelle et culturelle.

Corps en mouvement, « corps au monde », ainsi s'exprimait un penseur avec une intelligence affûtée.

Quelque chose changea, quelque chose de capital, Elie et la patronne eurent enfin un petit salon, presque une intimité où s'invitaient sur le coup des repas nombre de parasites.

– À la bonne heure, vous voilà, tiens prenez la chaise! Lucien tu portes une assiette pour Monsieur Delbreil. Vous allez goûter ce faisan aux noisettes.

Ce bienvenu salivait, prétendait ne pas vouloir déranger et se laissait vite faire sous le regard narquois de la fille et de la femme du chef.

Déboulaient aussi les fournisseurs de porc et de légumes, braves paysans, le béret sur la tête, qui n'osaient pas s'asseoir à la table du chef, mais qui savaient intéresser l'artiste en détaillant la nourriture choisie pour leurs bêtes.

Elie les écoutait presque religieusement en terminant sa bavette, essuyant ses lèvres gourmandes.

S'asseyaient aussi d'éminents personnages dévoués à la cuisine, serviteurs non serviles d'un art de vivre jamais consommé.

Ce sont ceux-là qu'Émelyne, l'amie de la famille, observait avec jubilation. Du haut de son jeune âge, elle percevait leur chaleureuse présence lorsqu'ils s'intéressaient à elles avec un intérêt qui n'était pas feint.

Les deux partenaires en diableries ne s'étaient pas rencontrées par hasard, les lames du destin s'étaient posées sur elles pour un bon moment. Elles, elles étaient juste à l'avant-scène, jouant leur partition, pièces sur échiquier, elles n'entendaient pas se faire voler leur second rôle.

Dans cet univers préservé, les artistes firent leur apparition. Après le music-hall, la variété comme l'on dit, la rencontre se fit avec les peintres expédiés de Paris par un jury... pour recevoir leur prix en cette bonne ville sur le Lot où la culture tenait sa part.